NOTRE CONTE DU DIMANCHE

Le Secret du Bonheur

I

Dans son entourage, on disait d'Hélène Berton, femme de Justin Berton, professeur au lycée Janson-de-Sailly, qu'elle était une femme parfaite.

Il serait téméraire sans doute, la perfection n'étant pas de ce monde.

Certes, personne ne s'entendait comme elle à tenir son home frais en été, chaud en hiver, à l'orner de fleurs simples, mais disposées avec un tel art qu'elles semblaient précieuses, à composer des menus agréables tout ensemble au palais et à l'estomac. Ces soins ménagers ne l'absorbaient pas au point qu'elle se négligeât. Jolie, elle était élégante sans excentricité, et toujours mise suivant les circonstances. Si sa toilette l'occupait, elle ne restait pas indifférente à celle de son mari et M. Berton passait à juste titre pour être toujours « tiré à quatre épingles », ce qui était d'ailleurs inexact : il n'en portait qu'une sur lui, celle du fer à cheval en émail dont s'ornait sa cravate.

Mme Berton accomplissait tous ces prodiges sans s'aider de subsides mal acquis, avec le seul traitement du professeur et la rente d'une maigre dot d'avant-guerre : très ordonnée, elle ne s'endettait pas et ne prélevait jamais sur le budget du mois suivant.

« Ce sont les petites économies qui permettent les grandes dépenses », disait-elle, quand on s'émerveillait de ces prouesses, car elle était accueillante et recevait volontiers, fière de faire les honneurs de sa maison et de sa table aux collègues de son mari et à leurs femmes.

M. Berton était donc un homme parfaitement heureux ? Hélas ! non. Hélène le houspillait, supportant mal ces manies que révèle si vite la vie commune : on ne les tolère qu'avec beaucoup d'indulgence à défaut de beaucoup d'amour : or si Hélène n'esquivait pas toujours le devoir conjugal, elle s'y soumettait sans y participer et ne paraissait pas se douter que ce devoir peut être aussi un plaisir. Aussi M. Berton enviait-il parfois son collègue Englevert : il avait épousé une fille laide et quelque peu son aînée, parce qu'elle lui apportait de grosses espérances. Les espérances s'étaient envolées cependant que les années avaient aggravé la laideur : mais la pauvre femme tâchait de faire oublier ces disgrâces à force de soins et de tendresses. Et Gobelot ? Mme Gobelot, jolie et frivole, dépensait beaucoup : Gobelot avait dû parfois avouer à ses collègues une gêne passagère : à ces moments-là, on rencontrait Mme Gobelot accrochée au bras de son mari : elle le regardait avec des yeux humides et tendres comme pour implorer l'absolution.

Berton en arrivait à penser que la vertu est envoyée par le diable, alors que les défauts sont des dons de Dieu.

II

Cet après-midi, Hélène sortait pour faire des achats : on était aux premiers jours du printemps, et les magasins annonçaient des occasions sensationnelles : elle se dirigea vers le boulevard Haussmann : dans ce coin de Paris, de la rue du Havre à la Chaussée d'Antin, les maisons de nouveautés amorcent sur le trottoir la clientèle avec le trop plein de leurs marchandises.

Devant une « exposition » de bonneterie, Hélène palpait de sa main droite dégantée des sous-vêtements en fil mercerisé simili-soie qu'elle destinait à son mari, quand elle s'entendit interpeller :

« Madame vous avez laissé tomber un gant. »

Elle allait remercier, d'un bref signe de tête, l'impertinent qui osait ainsi la surprendre en flagrant délit d'étourderie, lorsqu'elle s'écria joyeusement :

« Maurice Deshayes ! »

En écho, elle entendit :

« Hélène Verteuil ! »

Comme elle protestait en riant :

« Je vous demande pardon, madame Berton. Et il va bien, le sage Justin ? Il enseigne toujours le latin aux nouvelles générations ?

— Toujours. »

Hélène ne riait plus. Elle examinait Maurice avec cette admiration étonnée qu'on ressent devant les peintures des primitifs, et la phrase traditionnelle : « Est-ce possible que ces couleurs si fraîches aient quatre cents ans ? » se transformait en cette autre phrase : « Est-il possible que ce fringant jeune homme soit le contemporain de mon mari ? »

Elle avait connu au bord de la mer, en vacances, Maurice et Justin. Ils étaient normaliens, sortis de l'Ecole depuis deux ans : mais, tandis que Justin avait pris une chaire, Maurice abandonnait l'Université pour la littérature. Tous deux la courtisaient : son inclination la poussait vers Maurice : ses parents s'opposèrent à cette union : « Epouser un garçon sans situation, quelle sottise, alors qu'elle avait la chance d'être distinguée par Justin Berton, qui, professeur à Orléans, ne tarderait pas à être nommé à Paris. Avec lui, c'était l'existence assurée par un traitement fixe et, plus tard, par une retraite. »

Hélène avait obéi aux conseils de sa famille ; mais ces conseils étaient-ils vraiment sages ?

Maintenant, Maurice était célèbre et riche. Ses comédies triomphaient : on annonçait la millième représentation de sa pièce : *La Collerette*. Comme elle continuait machinalement à vérifier les mailles du tricot, l'employé lui demanda :

« Vous les prenez ?

— Oui, mettez-m'en six. Vous me les enverrez. »

Elle alla donner son nom et son adresse à une caisse cependant que Maurice l'attendait : il passa familièrement son bras sous le sien.

« Je suis content de vous revoir, ma petite Hélène. Où allons-nous goûter ? »

Amusée par l'aventure, elle essaya de se dégager ; mais gentiment, parce que les convenances l'y obligeaient.

« Voulez-vous bien vous taire : pour qui me prenez-vous ? Vous vous croyez avec une de vos actrices ! »

En beau garçon riche et en auteur à succès qui sait que même ses impertinences ne déplaisent pas, Maurice répliqua :

« Ne dites donc pas de bêtises ! Vous êtes bien trop jolie pour vous donner des airs de petite bourgeoise imbécile. *Mes* actrices ne perdent pas leur temps aux Galeries Lafayette : elles répètent, les pauvres gosses : elles travaillent comme ce bon Justin. Où allons-nous goûter ?

— Je ne sais pas. Je ne goûte jamais.

— Raison de plus pour vous plonger dans cette orgie. »

Tout en bavardant, ils arrivèrent rue Caumartin : Maurice poussa la porte d'un salon de thé moderne et macabre : bien que dehors il fît plein jour, l'électricité était allumée mais on n'y voyait goutte : des mousselines violettes dissimulaient les lampes : des arabesques d'argent pleuraient sur les murs : des fauteuils laqués en noir complétaient cette décoration funèbre. Hélène eut un mouvement de recul :

« C'est là ? » interrogea-t-elle.

Il dit oui gaiment de la tête, et pensa :

« Une provinciale de Paris ! Comme j'ai eu raison de sortir à pied aujourd'hui ! Voilà mon prochain sujet de pièce ! »

Pour créer un contraste piquant, un piano et un violon, invisibles, chantaient dans ce sépulcre *des flonflons à la mode*.

Deux tables seulement étaient occupées : l'une par un jeune homme qui, incontestablement, attendait une femme ; l'autre par une jeune femme qui, non moins évidemment, espérait un jeune homme. Le destin avait eu grand tort de ne point accoupler ces personnes exactes.

Instinctivement, Hélène s'installa dans le coin le plus sombre de la sombre boutique.

Maurice s'assit en face d'elle devant un guéridon si étroit qu'il les unissait au lieu de les séparer. Une élégante serveuse s'étant approchée, il commanda :

« Deux portos et des gâteaux ».

III

Pour la première fois depuis qu'elle était mariée, Hélène rentra au logis après M. Berton : c'était contraire à ses principes. Elle s'en excusa, sans même faire observer à son mari, occupé à corriger des copies, qu'il n'avait pas mis ses pantoufles et qu'il maculait avec ses souliers la barre d'appui de la table cirée.

« Je suis en retard, mon chéri ; mais il y a un tel monde dans les magasins qu'il est impossible de se faire servir. Je t'ai acheté des dessous de tricots, une occasion : 14 fr. 95 ; on les apportera demain ».

Elle ajouta pour se munir déjà d'un prétexte de nouvelles sorties :

« D'ailleurs, s'ils ne te vont pas, j'irai les rendre. »

On passa à table.

Justin fut assez maladroit pour renverser la salière et répandre du jaune d'œuf sur son veston. Il regarda sa femme d'un air penaud : mais elle pronostiqua, en singeant une diseuse de bonne aventure : « Le sel et le poivre ne se sont pas mélangés : c'est signe de chance ». Quant au jaune d'œuf, si on l'essuyait tout de suite, il ne marquerait pas.

Le dîner fini, le professeur retourna à ses cahiers tandis qu'Hélène s'installait, comme de coutume, à son métier à broder. Elle avait entrepris un store et, généralement, se donnait une tâche : mais, ce soir, elle rêvait en tirant l'aiguille et dut plusieurs fois défaire des points manqués. Justin, selon son habitude, tout en notant, nasillait une musique improvisée, sans ton ni rythme, ce qui, d'ordinaire, exaspérait Hélène : aussi s'arrêta-t-il :

« Je me tais, mon petit. Je me rends compte *que je suis assommant* ! »

Elle lui répondit, avec un peu de mépris :

« Ta besogne est si ingrate ! Si ça te distrait, ne te gêne pas ! »

Hélène avait abandonné son ouvrage et, la tête appuyée au dossier du fauteuil, elle entendait, à travers la chanson monotone de Justin, les airs saccadés de l'orchestre invisible. Maurice lui racontait des histoires, qu'il choisissait scabreuses pour le plaisir de la voir rougir : il protestait de son amour : il jurait ne l'avoir jamais oubliée, et on tenait — si vite ! — un rendez-vous pour le lendemain. Etonné de cette quiétude anormale, Justin s'était retourné : il vit Hélène dont la figure éclairée en plein par la lampe exprimait tant de douceur qu'il se sentit tout ému : il s'approcha, en soufflant du nez, ce qui chez lui était l'indice du désir : Hélène comprit : mais, au lieu d'alléguer une fatigue ou un malaise, elle se prêta, complaisante, à l'étreinte de son mari. Au moment de s'endormir, M. Berton dit à sa femme, dans un élan de reconnaissance :

« Ah ! ma chérie, si tu étais toujours gentille comme ce soir, je serais trop heureux ! »

Elle allait répondre : « Tu le seras ! » Mais elle eut honte pour elle-même de cette plaisanterie émoussée. Elle se contenta de sourire et ferma les yeux...

Suzanne GOLDSTEIN.

LA GUERRE POSSIBLE A PROPOS DE MOSSOUL

On mande de Constantinople à Londres, qu'au cours d'un long conseil de cabinet, qui s'est tenu sous la présidence de Mustapha Kemal, il a été décidé de repousser tout arbitrage obligatoire par la Société des Nations dans la question de Mossoul. Des instructions dans ce sens ont été données au ministre des affaires étrangères turc, qui est parti pour Genève.

Un pessimisme considérable règne à Angora au sujet du conflit de Mossoul avec la Grande-Bretagne.

COMMISSAIRES DE POLICE

M. Guirard, commissaire de police stagiaire à NIEPPE, est nommé commissaire spécial de police adjoint stagiaire sur les chemins de fer du P. L. M.

M. Jeammet, commissaire de 2e classe à Marmande, est nommé en la même qualité à DUNKERQUE, en remplacement de Augrain.

Talon, candidat civil admis est nommé commissaire stagiaire à NIEPPE.

Le commissariat existant à ARMENTIERES est rangé dans la hors classe, 2e échelon.

La juridiction du commissaire de St-Amand-les-Eaux est étendue à tout le territoire de Raismes.

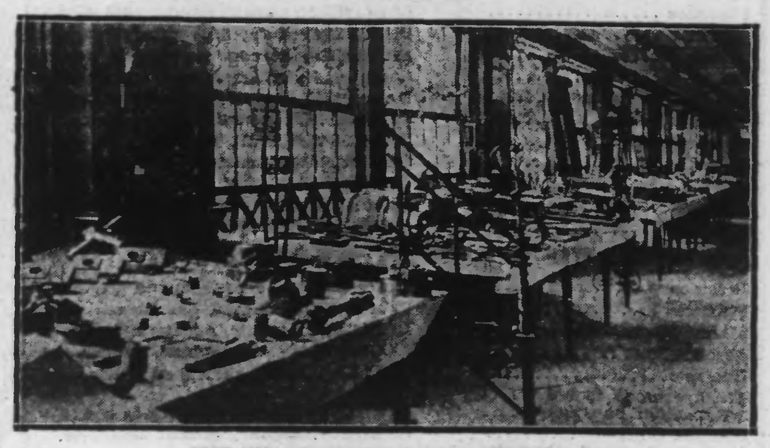
L'Exposition des travaux des élèves des écoles pratiques de Roubaix-Tourcoing

Elle a été inaugurée hier à Tourcoing

Nous avons dit, au sujet de l'Enseignement professionnel, tout le bien que nous pensions des écoles le dispensant et, notamment, nous avons souligné, avec le plus grand plaisir, ce que la municipalité socialiste de Roubaix avait fait en ce sens, à l'Institut Turgot, pour hommes et jeunes gens, à l'Ecole professionnelle du Commerce et de l'Industrie pour femmes et jeunes filles.

Cette question de l'apprentissage est à l'origine de notre développement économique. Elle est certes venue bien tard, chez nous. Nous avons manqué et nous manquons encore d'ouvriers qualifiés. Mais les bonnes volontés qui ont abordé le problème avec un sens très réaliste et pratique, ne tarderait pas à recueillir les fruits de leur persévérant effort.

Ce fut un émerveillement, pour nous, au moment du concours du meilleur ouvrier de France, de découvrir dans les travaux divers, résultats de l'enseignement technique et du labeur individuel, des merveilles d'ingéniosité, de goût, de précision. Ce fut une joie d'apprendre que notre région, où le travail est raisonné et conduit vers des fins utiles, avait marqué sa place, fortement, obtenant d'un jury difficile, les premières et plus belles récompenses.



UNE VUE D'ENSEMBLE DE L'EXPOSITION

Ce fut aussi un réconfort que de constater, à la fin de l'année scolaire, la diversité et la sûreté de l'enseignement donné à l'Ecole pratique des jeunes filles et de parcourir l'exposition des travaux des élèves dont l'étonnante variété, la finesse, attestait l'excellence des méthodes.

Une exposition des travaux exécutés dans les Ecoles de rééducation des mutilés et à l'Institut Colbert, de Tourcoing, à l'Institut Turgot, de Roubaix, s'ouvre aujourd'hui, aux Etablissements Deconninck, au Fresnoy. Elle vient à son heure. Elle s'est donné pour mission, en offrant à l'admiration des visiteurs qui, sûrement, seront nombreux, les travaux exécutés par les élèves, de proclamer, en face des résultats obtenus et si apparents, l'incontestable utilité de l'enseignement technique.

Cette exposition, placée sous le patronage *des municipalités de Roubaix et de Tourcoing*, a été suscitée par un comité composé de MM. Deconninck ; Soitoux, directeur de l'Ecole des Mutilés de Tourcoing ; Dupin, directeur de l'Institut Colbert, de Tourcoing ; Hamaut, directeur de l'Institut Turgot, de Roubaix ; D'Hont, secrétaire du Syndicat de la Métallurgie de Roubaix ; Decostère, secrétaire du Syndicat de la Métallurgie de Tourcoing.

Nous avons, aimablement reçu par M. Deconninck, l'animateur d'œuvres sociales si nombreuses, visité cette production surprenante, féconde et diverse. Nous en dirons tout le bien que nous en pensons dans un prochain article. Nous nous bornerons, aujourd'hui, à relater la cérémonie d'inauguration, dont nos lecteurs trouveront le compte rendu ci-dessous. E. B.

LA CÉRÉMONIE D'INAUGURATION

C'est hier samedi, à 8 heures 30, qu'a eu lieu dans les salons de réception des grands établissements Deconninck, la cérémonie d'inauguration de cette Exposition, organisée au profit de la caisse de secours du Syndicat métallurgique de Roubaix-Tourcoing.

Cette cérémonie s'est déroulée en présence de MM. Inghels, Brassard, Vandemarlière, Parsy, adjoints au maire de Tourcoing ; Dr Dupré, adjoint au maire de Roubaix ; Decoster et Dhont, secrétaires du syndicat de la métallurgie de Roubaix-Tourcoing ; du Conseil municipal de Roubaix et de celui de Tourcoing ; de MM Soitoux, directeur de l'Ecole de rééducation des mutilés de Tourcoing ; Hainaut, directeur de l'Institut Turgot, de Roubaix ; Bon, directeur des travaux à l'Institut Colbert, de Tourcoing, remplaçant M Dupin ; Souchez, chef des travaux à l'Institut Turgot ; Dubus, secrétaire de la Bourse du Travail de Lannoy ; Quesnoy et Josse, secrétaire des employés communaux de Roubaix-Tourcoing ; Lefebvre, secrétaire du Syndicat textile de Tourcoing ; Hantson, du Syndicat des contremaîtres et surveillants de Lille-Roubaix-Tourcoing ; Chaumet, des chauffeurs-conducteurs ; les membres de la commission locale professionnelle de Roubaix-Tourcoing ; les professeurs de l'Institut Turgot, Colbert et de l'Ecole de rééducation des mutilés.

En ouvrant la séance, M. DECONNINCK, président de l'Exposition, souhaite la bienvenue aux représentants des deux villes, il félicite Decoster et Dhont d'avoir eu la bonne pensée d'assister à cette exposition à la limite des deux villes sœurs, Roubaix-Tourcoing. Il félicite également les dévoués professeurs pour le dévouement qu'ils apportent au développement technique de nos enfants et il offre à tous les assistants une coupe de champagne.

Le Dr DUPRÉ, de Roubaix, félicite à son tour les organisateurs et dit combien d'efforts Roubaix-Tourcoing ont fait pour donner aux enfants du peuple l'instruction technique nécessaire pour en faire des ouvriers de premier ordre.

INGHELS prend à son tour la parole.

Il est, lui aussi, très heureux de se trouver au milieu de ceux qui, chaque jour, donnent à nos enfants les leçons qui leur serviront plus tard à se faire des situations enviables, que nos pères n'avaient pas connues.

Il fera tout ce qu'il peut pour encourager lui aussi les écoles professionnelles.

Il a un mot particulièrement aimable pour M. Soitoux, homme de grand mérite et de patience, qui a su, grâce à l'école de rééducation de Tourcoing, donner à des invalides et mutilés de guerre, les leçons morales et techniques qui leur permettront de subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille.

DECOSTER, s'adressant à M. Deconninck l'assure de sa reconnaissance, au nom des commissions administratives des syndicats métallurgiques de Roubaix-Tourcoing. Il remercie particulièrement les directeurs des écoles pratiques de Roubaix-Tourcoing, MM. Hainaut et Dupin, et M. Soitoux. Il remercie également les administrations municipales de Roubaix-Tourcoing, ainsi que les administrations des villes voisines qui ont bien voulu l'honorer de leur présence et rehausser l'éclat de la fête. Il n'oublia pas les syndicats ouvriers, qui ont toujours été à l'avant-garde de l'instruction laïque.

Decoster poursuit le développement de son discours :

« L'enseignement technique doit être le prolongement naturel de l'école laïque.

« La C. G. T., sans crainte de froisser les susceptibilités de quelques retardataires, s'est attachée résolument à ces œuvres sociales et c'est pour apporter la note de la classe ouvrière qu'elle a pénétré par l'intermédiaire de quelques-uns de ses membres, dans le Conseil supérieur de l'enseignement technique. Elle a apporté sa conception dans la dernière réunion, au sujet de la discussion de la taxe d'apprentissage prévue par la loi.

« Nous sommes malheureusement dans l'obligation de constater que, dans le clan patronal, les Chambres de Commerce ne s'intéressent à la question de l'apprentissage que pour combattre la taxe dont ils devront logiquement supporter les frais.

« La classe ouvrière ne comprend pas et ne comprendra jamais que les frais nécessités par les écoles professionnelles ne soient pas payés par les bénéficiaires directs que sont les industriels et les commerçants intéressés.

« Je manquerai à mon devoir si, avant de terminer, je n'adressais pas au nom des métallurgistes de nos deux villes, l'hommage qui est dû aux pionniers de l'Ecole laïque et technique dans le Nord, c'est-à-dire à M. Labbé, directeur au ministère de l'Enseignement technique et à M Dron, sénateur-maire de Tourcoing, vice-président du Conseil supérieur de l'Enseignment technique. Qu'ils reçoivent ici l'assurance que la classe laborieuse saura monter une garde vigilante sur nos institutions laïques si jamais des adversaires avoués ou déguisés voulaient les renverser.

« Les organisations ouvrières de nos cités industrielles ne se bornent pas à défendre les intérêts immédiats des travailleurs. Elles veulent — et notre exposition d'aujourd'hui en est un exemple vivant — élever la classe ouvrière à la hauteur de sa mission, lui donner l'amour du travail, honnêtement et consciencieusement accompli ».

Ces dernières paroles ont été vigoureusement applaudies.

La cérémonie d'inauguration terminée, les assistants ont visité l'Exposition, et se sont retirés émerveillés des choses admirables qu'il leur fut donné d'admirer.

Notre Almanach pour 1926 est paru

le plus amusant
le mieux illustré

En Vente partout : 1F,25

Réclamez-le à tous nos dépositaires et vendeurs

Fin de la grève des chauffeurs boulonnais

Ainsi que nous le faisions prévoir hier, la grève des chauffeurs boulonnais s'est terminée. M. l'administrateur de la marine a formellement promis de tenir la main à ce que désormais les conventions soient respectées.

UN AGENT DE POLICE TUÉ DANS SON LIT PAR SA MAITRESSE

Un drame navrant de la jalousie s'est déroulé dans la nuit, rue de Vanves, 96 bis.

Fernand-Pridolin Aubry, 27 ans, originaire du département des Deux-Sèvres, depuis trois ans, gardien de la paix à Paris, était installé dans une chambre meublée, 96 bis, rue de Vanves et n'avait pas tardé à se lier avec Jeanne Patreux, de dix ans plus âgée que lui, employée dans une fabrique de conserves à Levallois, et en compagnie de laquelle il avait passé son enfance au pays natal.

Celle-ci ayant demandé de régulariser leur union et l'agent s'y étant, tout récemment, refusé, une violente scène éclata entr'eux, au cours de laquelle furent échangés des coups. L'autre soir, Fernand Aubry, après dîner, sortit se promener et ne rentra qu'à 3 heures du matin. Son amie l'attendait. Lorsque le gardien de la paix fut couché, Joanne Patreux prit un pistolet automatique, celui de l'agent qu'elle avait dissimulé sous l'édredon, et, profitant du sommeil de son ami, lui tira cinq balles à bout portant ; retournant ensuite le pistolet contre elle-même, elle se logea une balle dans le sein gauche. Tous deux succombèrent sur le coup. C'est le concierge de l'immeuble qui, étonné de voir de la lumière dans le logis de l'agent, découvrit le drame.

TUÉ PAR UN VOLEUR

Vendredi, un bijoutier de la rue du Midi, à Bruxelles, M. Castille, a été tué chez lui, à bout portant, de plusieurs coups de revolver, par un inconnu. La femme de la victime, sortie une instant, rentrait au moment où le meurtrier s'enfuyait. Elle cria « au voleur ! ». Mais l'inconnu parvint à disparaître emportant quelques centaines de francs et une montre en or qu'il avait eu le temps de voler.

Deux individus suspects ont été arrêtés.

COLIS POSTAUX POUR LE MAROC

A partir du 1er décembre 1925, les colis postaux adressés à des militaires en opérations au Maroc desservis par des secteurs postaux seront acceptés dans les mêmes conditions que les envois de l'espèce destinés à des particuliers.

L'adresse doit être libellée comme suit : Envoi de M. à M. (nom et prénoms, grade, unité et formation militaire, secteur postal M du secteur Maroc).

A la Cour d'Appel de Douai

UN BICOT MAROCAIN ÉCOPA SÉRIEUSEMENT

A la suite d'une discussion violente, le sujet marocain Ali ben Sadock, avait, ces temps derniers, à Lille, porté un coup de rasoir à la gorge de sa maîtresse Alice Vanrenteghem.

Le Tribunal correctionnel de Lille, pour coups et blessures volontaires, condamna le bicot à six mois de prison.

Ali ben Sadock trouvant la sanction un peu forte, fit appel du jugement. Il eut tort, agrément, car la Cour, estimant qu'il y avait eu préméditation et par conséquent, tentative de meurtre, a condamné Ali ben Sadock à trois ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour.

LE PROFESSIONNEL DU VOL EUT GAIN DE CAUSE

Pour vol et outrages à magistrat — il avait affirmé que la justice française n'est qu'une plaisanterie — le sieur Timpan s'était vu condamné à trois ans de prison par le Tribunal correctionnel d'Arras. Deux mois plus tard un vol qualifié ramenait notre homme devant la Cour d'assises d'Amiens. Il fut condamné à sept ans de travaux forcés.

Timpan fit appel. Il désirait que fût prononcée la confusion des peines pour ses deux condamnations.

L'affaire est revenue hier devant la Cour. Cette fois, Timpan eut une attitude correcte. Reconnaissant être un voleur de profession, il présenta sa requête.

La Cour y souscrivit en prononçant la confusion des peines.

Aux funérailles de la reine Alexandra

Une quarantaine de personnes ont été victimes du froid

En différents endroits, sur le parcours du cortège funèbre de la reine Alexandra, le froid intense qui sévit à Londres, a fait des victimes et plus de quarante hommes et femmes, transis par leur longue attente sous la neige, ont dû être transportés à l'hôpital. Sur l'Esplanade des Horse-Guards quelques femmes sont tombées inanimées et ont reçu les soins des ambulanciers présents en grand nombre.

A la suite des fatigues du service religieux qu'il avait organisé à l'abbaye de Westminster, le chanoine, qui est le curateur de l'abbaye, a été subitement frappé à mort par une crise cardiaque au moment où il venait de se retirer dans le cloître. L'après-midi, la foule, qui a défilé, hier matin, à 11 h. 30 devant le catafalque de la reine Alexandra et qui comprenait de nombreuses femmes, est évaluée à plus de 60.000 personnes. Les personnes qui attendaient dehors pour entrer formaient une colonne qui s'étendait sur plus de 3 kilomètres de longueur. L'abbaye de Westminster n'a été fermée qu'à minuit. Elle a rouvert ses portes à 3 heures, samedi matin, pour les personnes de province arrivées tardivement à Londres, leurs trains ayant été retardés par une tempête de neige.

Le roman du "Bossu"

Roujas à l'instruction

Dans le courant de l'après-midi d'hier, M. Richard, juge d'instruction, a de nouveau entendu Roujas, en présence de son défenseur, Me Moithier. Le « secrétaire » a été appelé à s'expliquer sur sa jeunesse et sur ses moyens d'existence jusqu'au temps où il fit la connaissance du « Bossu ».

On apprit ainsi que le complice de « Monsieur Charles » avait été garçon d'hôtel à Paris, employé à la Compagnie des Wagons-Lits, qu'il mena ensuite une vie oisive d'aventurier sur la Côte d'Azur, à Nice, à Monte-Carlo puis à Marseille, à Avignon, à Bordeaux et enfin à Paris.

Roujas raconta ensuite comment il entra en relations avec son ami et « patron » et s'expliqua sur les discussions qui ont amené la séparation, faits que nous avons déjà relaté en détail.

Le « financier » eut aussi à répondre de son escroquerie au chantage, commise au préjudice de Mme Desmazières, de Phalempin.

On sait que le « secrétaire » jaloux des succès faciles de son patron, avait réussi à obtenir de Mme Desmazières une reconnaissance de dettes de 40.000 francs, sur laquelle il toucha 10.000 francs. Les papiers établissant l'escroquerie ayant été saisis, Roujas n'a pu que reconnaître les faits reprochés.

En résumé, l'interrogatoire ne fit que préciser ce que nous avons appris et relaté dans nos enquêtes.

Du côté de la police mobile, les enquêtes ont continué. L'inspecteur Bouche, délégué à Paris, à l'effet de rechercher les dépôts possibles du « Bossu » dans les banques, n'est pas encore rentré de sa mission.

Aucune plainte nouvelle n'est parvenue.

L'instruction, habilement menée par M. Richard, continue.

FIN PROCHAINE DE LA DICTATURE EN ESPAGNE

On mande de Madrid que la constitution prochaine d'un gouvernement, composé en majorité de civils, est considérée maintenant comme certaine. Le nouveau ministère prêterait serment entre le 8 et le 15 décembre. Le général Primo de Rivera demeurerait chef du gouvernement avec le portefeuille de la guerre.

POMPIERS RÉCOMPENSÉS

La médaille d'argent et une place d'honneur ont été accordés aux sapeurs-pompiers dont les noms suivent :

NORD. — MM. Dronsart, sapeur à Douchy ; Dinaux, sapeur à Douchy ; Prévot, sapeur à Moncheaux ; Merveille, sapeur à Haubourdin ; Pichois, sapeur à Haubourdin ; Denise, caporal à la Groise ; Mannet, sapeur à Onnaing.

DERNIÈRE HEURE

L'accueil du nouveau Cabinet à la Chambre

L'accueil fait au nouveau ministère était généralement favorable hier à la Chambre.

Les socialistes ne semblent pas garder rancune au chef du gouvernement de n'avoir pas été appelés à y participer.

COMPÈRE-MOREL a notamment déclaré : « Pas de politique de soutien, pas d'opposition systématique ».

PAUL BONCOUR a dit de son côté : « Nous ne devons pas toujours avoir un rôle négatif ; il faut donc que nous soutenions ce cabinet ».

M. MORINAUD (républicain socialiste) considère que le ministère est très bien composé : « il aura certainement le programme que nous désirons a-t-il dit, c'est à dire le vote immédiat d'un budget en super-équilibre et l'institution aussitôt après, d'une caisse d'amortissement alimentée par des ressources sérieuses, permettant de rembourser notre dette en 30 ans, délai nécessaire, à mon avis. Je suis à fond pour le ministère Briand ».

Au Centre, la présence de MM. Georges Leygues et Paul Jourdain a produit une bonne impression.

A l'**Union républicaine démocratique** et chez les **démocrates**, on laissait entrevoir, un fléchissement des résistances apportées à l'action gouvernementale depuis les élections du 11 mai.

FEUILLETON DU 29 NOVEMBRE 192.. — No 8

LA NOYÉE DU VIEUX-MOULIN

Par Auguste Geoffroy

RÉSUMÉ DES FEUILLETONS PRÉCÉDENTS

Rambercourt est un paisible village de Champagne. Un gentilhomme, Félix Maisonneuve, y habite un château hérité d'une tante.

Deux jeunes filles du village, Béatrix de Mérans, l'institutrice et Claire Taupin, aspirent en secret à l'amour du châtelain.

Ce fut donc sans grand émoi, d'abord que la reine des Saules vit Mlle Béatrix de Mérans s'installer comme institutrice à Rambercourt qu'elle en entendit raconter un bien énorme, qu'elle put constater par elle-même sa beauté, sa grâce souveraine, son talent dans maintes choses.

Malgré son intelligence et sa finesse, Mlle Claire était restée vulgaire par l'appréciation qu'elle faisait des gens sur seulement leur plus ou moins grand avoir matériel : bien mieux, elle se figurait que tout le monde jugeait comme elle jugeait elle-même, l'argent supérieur à tout le reste : taupe, sans jeu de mots, elle se croyait un lynx, escargot, elle prétendait être papillon.

« La nouvelle institutrice était pauvre, alors elle ne comptait pas : c'eût été s'estimer peu de chose que de craindre la rivalité d'une fille au traitement de mille francs, quand on avait une dot sérieuse et pignon sur rue. Tout au plus, cette intéressante personne ferait-elle l'affaire d'un de ses collègues hommes et encore, les instituteurs, comme les autres, préfèrent les grosses caisses aux beaux yeux : elle était plutôt destinée à mourir dans la peau d'une vieille fille et semblait l'avoir compris sans qu'il fût nécessaire de le lui jeter au nez, puisqu'elle portait un deuil de religieuse ».

La méchante créature fut donc désabusée, et cruellement désabusée quand, avec la perspicacité qu'ont les femmes dans les choses de l'amour, et alors que personne à Rambercourt ne se doutait encore de rien, elle s'aperçut, elle, que M. Félicien avait une sympathie profonde pour Mlle de Mérans, toute pauvre qu'elle fût.

La poupée de porcelaine s'anima alors et les yeux bleus eurent des éclairs métallique de sinistre augure : Mlle Claire Taupin, avec son âme basse, cruelle, lâche, avec sa fausseté, son égoïsme, sa haine jalouse entrait en campagne, et on allait bien voir qui d'elle ou de cette maîtresse d'école, de cette mendiante de passage, l'emporterait, ah, ah, ah, on allait voir !

Elle commença par faire quotidiennement une toilette inaccoutumée ; elle se parfuma, se frisa et fit venir de Paris les dernières modes comme étoffes, chapeaux, cravates, bottines.

Puis loin de fuir Mlle de Mérans, sa diplomatie ne commettait point de tels impairs, elle rechercha au contraire sa société, lui prêtant des journaux illustrés, la priant de lui apprendre à mieux chanter, l'accablant de témoignages d'estime et de prévenances obséquieuses.

Elle la voulait, simplement, étudier de plus près, afin de trouver ses côtés faibles, afin de surprendre les secrets de sa distinction afin de voir, comme on dit vulgairement, ce qu'elle avait dans le ventre et aussi, surtout, elle la voulait surveiller dans ses rapports avec le propriétaire de La Loubière ; ces fréquentations furent néanmoins maintenues dans des termes assez cérémonieux pour que Mlle Claire pût les augmenter ou les diminuer suivant les époques, au gré de ses intérêts.

La demoiselle des Saules ne demandait qu'à découvrir les projets des autres, mais elle désirait, encore davantage, ne point être gênée dans ses manœuvres.

Ce fut ainsi qu'elle fit restaurer une chambre abandonnée de la ferme et qu'elle invita, pour venir passer aux Saules le mois de septembre, le mois de 1912 qui avait justement précédé ma propre villégiature à Rambercourt, une de ses amies du pensionnat, l'aînée des enfants d'un pauvre receveur de l'Enregistrement de Saint-Aubin, lequel était un fonctionnaire fort honorable, mais à la tête d'une ribambelle de sept filles, Mlle Judith de Kerguenic.

Si Claire Taupin avait choisi, entre ses diverses compagnes d'autrefois celle-là qu'elle ne connaissait ni n'aimait plus que d'autres, c'est qu'elle avait voulu se donner aux yeux de M. Félicien Maisonneuve, un lustre qui lui manquait, marcher sur le même pied que Mlle Béatrix de Mérans en ce qui concernait le bon ton et les relations aristocratiques.

« L'institutrice n'aurait plus à faire des embarras avec son de (Dieu sait si la fille de l'ancien capitaine se prévalait jamais de sa naissance !), elle en avait aussi un, elle, de *de* dans la personne d'une de ses amies qui non seulement, ne se montrait point fière avec la reine des Saules, mais la considérait même comme sa supérieure. »

Je crois bien : la pauvre Mlle Judith, toute de Kerguenic qu'elle fût, ne mangeait point toujours à sa faim, chez son père, n'y prenait jamais une heure de plaisir, y renouvelait trois fois moins souvent sa mince garde-robe qu'elle ne l'eût souhaité.

Claire Taupin avait donc été accueillie comme un ange libérateur par les Kerguenic, quand elle était venue les soulager pour un grand mois d'une de leurs sept filles, sept bouches à nourrir !

Et Mlle Judith, bourrée de pâtisseries et de fruits, promenée en voiture, habillée avec les frusques de Mlle Claire, lui eût baisé le bas de la robe, ciré les bottines et porté l'ombrelle par derrière, à condition qu'on voulût bien la garder à perpétuité dans une aussi excellente maison.

Ah ! Mlle l'Institutrice était, paraît-il, une demoiselle de la noblesse ? Eh bien, elle, Claire Taupin, avec son argent, en avait une pour femme de chambre, des demoiselles de la noblesse ! Et quoiqu'on fût en septembre, c'est-à-dire en vacances pour les écoles, que Mlle Béatrix restât seule et libre de son temps pendant des journées entières, pas une seule fois Mlle Claire ne l'invita à venir partager les repas ou les promenades qu'elle offrait, avec grand tapage, à son amie de Saint-Aubin.

Les Saules avaient pris une apparence de château avec les allées et venues de ces deux demoiselles en toilettes blanches, en chapeaux à plumes sous ombrelles rouges, avec l'incessant tapotage du piano et les roulades de chant : Louise, la douce et bonne Louise, servait de domestique aux deux châtelaines, qu'elle peignait et boutonnait le matin et dont elle portait, l'après-midi, le goûter dans un panier.

Mlle Taupin faisait ainsi sentir à l'institutrice que s'il lui plaisait de l'accueillir à certaines heures où elle n'avait personne autre à portée, elle ne la considérait point cependant tout à fait comme de son monde et qu'elle n'eût osé la présenter comme compagne de récréation à une demoiselle de la société de Saint-Aubin.

Pendant ce même mois de septembre, M. Félicien faisait son service militaire de vingt-huit jours, et ses domestiques étaient restés seuls à La Loubière.

Mlle Claire estima alors qu'une visite au château, en l'absence du maître, une sorte de prise de possession anticipée, à laquelle son amie Judith de Kerguenic assisterait et qu'elle ne manquerait point de raconter en ville, serait une manœuvre tout à la fois hardie et habile : le poisson finirait par vouloir goûter à l'amorce.

Tout en s'excusant de la liberté grande qu'elle en prenait, Mlle Claire franchit donc le seuil de La Loubière au bras de son amie de Kerguenic, et demanda à Louis et à Catherine en réalité peu satisfaits, mais qui n'osèrent cependant refuser la permission de visiter l'habitation, le jardin, le parc.

Les deux jeunes filles alors furetèrent curieusement et sans vergogne un peu partout, cueillirent deux énormes bouquets de fleurs, mangèrent des fruits, se balancèrent sous les arbres, montèrent dans la nacelle de la pièce d'eau, jetèrent des croûtes de pain aux canards et aux poules, le tout avec des gambades et des éclats de rire absolument comme si elles eussent été chez elles, aux Saules ; puis elles repartirent en ayant soin de faire un détour pour passer sous les fenêtres de l'institutrice, à laquelle elles adressèrent quelques phrases mielleuses, tout en racontant l'origine des deux bouquets, dont Mlle Claire lui poussa, presque de force, le plus beau entre les mains, manière de l'atteindre avec une flèche empoisonnée en la quittant.

Quand il rentra et qu'il apprit l'inconvenante équipée de la fille du fermier des Saules, M. Maisonneuve, toujours si réservé lui-même, si discret chez les autres, fut froissé.

Il lui sembla que cette sorte de mainmise sur lui, malgré lui, était une grossièreté qui méritait une leçon et cela d'autant mieux qu'il en devina les mobiles jaloux.

Catherine l'aida à trouver une vengeance, en faisant la semaine suivante, une fournée de tartes et de brioches, en débouchant tous les sirops et toutes les limonades de la cave et en invitant à un goûter monstre, dans le parc de La Loubière, l'école entière des fillettes de Rambercourt d'abord puis aussi toutes les grandes filles qui suivaient les cours du soir, autant dire toute la population féminine non mariée.

(A suivre)